

La conscience

Lorsqu'il prit ses fonctions dans sa nouvelle école, Le Bars remarqua immédiatement cette pendule bizarre, qui trônait dans sa future classe au-dessus du tableau noir et que plusieurs générations d'élèves avaient dû connaître. Elle paraissait faire partie des murs et avoir au moins leur âge. Un vieil œil-de-bœuf carré, au cadre décrépît et dont le verre de protection avait disparu depuis longtemps. Il le trouva affreux, mais, en lui transmettant les clés, son prédécesseur ne manqua pas de lui expliquer tout l'intérêt qu'il avait à le conserver, malgré sa laideur et son aspect repoussant.

--Vous ferez bien ce qu'il vous plaira. Mais attention, prévint-il, ici, c'est le seul moyen d'avoir l'heure exacte. Car, dans son enveloppe délabrée, cette pendule fonctionne comme un véritable métronome. Ecoutez son tic-tac feutré, d'une régularité absolue. En tout cas, elle est beaucoup plus précise que nos montres à gousset et même que les montres-bracelets vendues maintenant par nos horlogers et qui tombent toujours en panne. Là, vous avez quelque chose de fiable et d'incroyable. Celle-ci date de Napoléon III et, quand j'étudiais le second empire avec mes élèves, je ne manquais jamais de le leur rappeler. Ils s'en étonnaient, se rendant mieux compte de la fuite inexorable du temps et avaient ensuite un regard respectueux envers cette vieille dame qui, de là-haut, veillait sur eux et ponctuait leurs activités. Car la sonnerie fonctionne encore. Toutes les demi-heures, elle tinte légèrement et, grâce à cela,

chacun estime le nombre de minutes qu'il lui reste pour finir l'exercice. Très pratique, je vous le dis. Et presque aucun entretien : juste à chaque printemps, un ancien élève un peu bricoleur vient la démonter, la dépoussiérer, verse de l'huile dans les rouages et elle repart comme une neuve. Dernier détail, elle a un nom qui lui sied à merveille. Ici tout le monde l'appelle « La conscience », sans doute parce qu'à chaque instant elle nous rappelle tous à nos obligations.

Le Bars hochait la tête et dit qu'il verrait mais qu'il demanderait peut-être à la municipalité de la remplacer. En guise de cadeau de bienvenue, on pouvait quand même bien lui faire ça !

--Attention, cher ami, ici, la municipalité n'est point très généreuse, et même si elle connaît nos besoins en bâtiments et mobiliers, elle ne s'en soucie guère, bien que cela relève de sa compétence. Alors, croyez-moi, si elle devait changer une pendule, elle commencerait certainement par celle de la mairie, qui n'est pas plus utile qu'un pot de fleurs, parce que ou bien elle avance, ou bien elle retarde. Une misère, je vous dis. Comme celle de l'église d'ailleurs, que le sacristain oublie régulièrement de remonter. Non, vraiment, aucune ne vaut celle-ci. Tous les soirs je prends les informations à la radio. Eh bien, quand l'horloge parlante annonce qu'il est vingt heures, il est vingt heures et, immanquablement, la conscience sonne ses huit coups...

Le Bars n'insista pas et, la rentrée étant imminente, il se dit qu'il y avait d'autres priorités et qu'il aurait tout le loisir d'envisager le changement de

la pendule à un autre moment de cette nouvelle année scolaire. Il accueillit donc les trente garnements inscrits à son cours de fin d'école élémentaire, sans toucher à rien, dans un décor que les uns et les autres connaissaient parfaitement. La plupart en étaient en effet à leur septième année de présence dans les lieux. Ils n'avaient plus qu'une hâte : décrocher le certificat d'études et filer dans la vie active se former à leur futur métier.

Les leçons reprirent. Comme tous les maîtres, Le Bars avait ses marottes : calcul mental à outrance, prix d'achat, prix de vente, bénéfices, accords des participes passés, fables de La Fontaine, poésies de Victor Hugo, dictées d'Alphonse Daudet, grandes dates de l'histoire de France, localisation des fleuves et de leurs affluents, cartes géologiques et économiques de la France. Un peu de dessin. Les chants patriotiques...

Et selon la coutume de la maison, il lui fallut aussi distribuer quelques responsabilités aux élèves qui allaient les assumer à tour de rôle : effacer le tableau, sonner la cloche au début et à la fin des cours, ramasser les papiers tombés des tables ou jetés par terre, donner un coup de balai le soir avant de partir... Puis il institua une règle toute nouvelle : s'il devait lui-même s'absenter pendant la journée, pour quelque raison que ce fût, un élève le remplacerait, debout sur l'estrade et chargé d'empêcher le chahut ou les bavardages. Mais pour cette tâche bien particulière, il fallait un homme de confiance. En même temps, on devait considérer que c'était un honneur d'être ainsi désigné et un honneur qui se méritait. En toute

logique, le rôle en revenait donc de droit au plus brillant sujet et il fut décidé qu'il serait confié à celui qui aurait remporté la palme au classement général le mois précédent.

Durant les premières semaines, Le Bars ne s'absenta pas un seul instant. Attendait-il que septembre arrivât à son terme et qu'il eût pu établir un premier classement général ? Ou bien s'était-il donné un temps d'observation, avant de lâcher un peu la bride ? Peut-être également.

Mais, bientôt, il renoua avec ses vieilles habitudes de vieil instituteur et il commença à quitter sa classe à la reprise de l'après-midi. La première fois, il prétextait un courrier urgent qu'il lui fallait absolument terminer afin de le poster le jour même. Par la suite, il ne donna plus aucune explication. Il se contentait de distribuer un exercice de grammaire, à faire dans l'instant, puis disparaissait. Alors les élèves s'échinaient à appliquer correctement les règles apprises et tentaient d'éviter les pièges tendus par le maître. Quand ils hésitaient, ils en référaient à leurs voisins ou au champion de l'orthographe qui se pavanait sur l'estrade. Tout allait bien. Jusqu'au jour où, s'enhardissant, celui que l'on surnommait « le petit futé » déchira une feuille de cahier et, histoire de rire un peu, en fit une boulette qu'il lança vers le tableau, cherchant à atteindre le copain chargé du maintien de l'ordre... Hélas, la boulette décrivit une courbe beaucoup trop élevée et alla malencontreusement se loger dans le boîtier de la conscience. Le petit futé commença à paniquer, car il se dit que tôt ou tard Le Bars allait découvrir le projectile, reconnaître l'écriture et sans

doute sanctionner. Avec l'énergie du désespoir, il se hissa alors sur sa chaise et jeta un œil dans la cour pour s'assurer que le maître ne revenait pas.

Et quelle ne fut pas sa surprise, quand tout à coup il l'aperçut là-bas, derrière le grillage, en tenue de jardinier, muni d'une bêche et d'un panier en osier ! Tout simplement, Le Bars prévoyait de préparer prochainement un pot-au-feu et il faisait là provision de carottes et de pommes de terre.

Impeccable ! se dit le gamin qui, prompt comme l'éclair, se précipita vers le placard aux balais, saisit celui qui avait le manche le plus long et, armé de cette gaule improvisée, entreprit de recouvrir l'objet compromettant. Comment s'y prit-il ? Il ne put jamais l'expliquer lui-même. Toujours est-il que l'extrémité du manche glissa sur le cadran, toucha les aiguilles et, instantanément, la conscience prit dix minutes d'avance. Le petit futé resta bouche bée, tandis que ses camarades se réjouissaient déjà à l'idée qu'ils allaient bénéficier d'un après-midi tronqué...

« Attention, le voilà ! » signala un autre élève, debout sur son pupitre, et qui s'était improvisé guetteur à son tour.

Trop tard. Il était trop tard pour tenter quoi que ce fût. Vite ! Le balai dans le placard et chacun à sa place. Et le calme revint.

On procéda au corrigé de l'exercice. Le Bars constata que les règles de l'accord du participe passé paraissaient bien assimilées et il en félicita ses

troupes. Puis il annonça la suite : « Prenez votre livre d'histoire de France. Nous allons étudier un nouveau chapitre : les guerres napoléoniennes ».

Alors, geste habituel, il sortit la montre de son gousset et compara avec la conscience. « Ah ! Zut ! S'exclama-t-il. Bon, ce n'est rien. Ma montre a encore pris du retard. Voilà tout. Dépêchons. Dépêchons. » La campagne d'Égypte, la campagne de Russie... On parcourut au pas de charge les innombrables conquêtes du premier empereur, pour lequel Le Bars avait, semble-t-il, peu de sympathie. Il en commenta les grandes lignes et dit que tout était dans le manuel, qu'il n'y avait plus qu'à apprendre. Et surtout qu'il fallait retenir les dates.

Et, à 16h20 au lieu de 16h30, le préposé à la cloche sonna la fin de la journée... Nos écoliers s'égaillèrent dans le bourg, racontant à qui voulait l'entendre qu'ils avaient si bien travaillé que le maître les avait récompensés en les congédiant un peu plus tôt que de coutume. Seuls étaient restés les trois responsables du balayage, qui nettoyèrent soigneusement le local et ne manquèrent pas de remettre la conscience à l'heure, en vue de la rentrée du lendemain. Heureuse initiative évitant d'éveiller les soupçons du maître, lequel finit cependant par ne plus rien comprendre. C'était comme si sa montre avait pris dix minutes de retard durant le jour et les avait récupérées d'elle-même le soir. A ses yeux, elle devenait folle et se mettait à battre la breloque.

Les jours suivants, Le Bars ne s'absenta plus. Au grand dam des élèves qui s'étaient promis de renouveler leur exploit, mais la fête paraissait close...

Et pourtant, quelques semaines avant Noël, la fête reprit, comme sous l'effet d'un relâchement en fin de trimestre. En début d'après-midi, Le Bars distribuait tantôt un exercice de langue française, tantôt un problème d'arithmétique et il plaçait de nouveau ses ouailles sous le contrôle du lauréat au classement général. Mais, entre-temps, comme à Austerlitz, tout avait été planifié. Le petit futé qui avait fortuitement inventé le jeu avait été intronisé officiellement pousseur d'aiguilles. On avait désigné également de nouveaux guetteurs et rappelé aux balayeurs du soir que dorénavant remettre la conscience à l'heure était plus important que tout le reste.

Et les choses allaient de mieux en mieux. Car Le Bars s'était résigné, n'accordant plus aucune confiance à sa montre et s'en remettant entièrement au verdict de la conscience. Cependant, au fil du temps, il fut bien le seul à ignorer le manège. En effet, bientôt les gens du bourg qui se rendaient compte qu'à l'école des garçons les horaires étaient devenus élastiques, posèrent des questions de plus en plus précises et les langues se délièrent. Alors la rumeur s'empara du sujet, se répandit et chacun en ajouta un peu. On s'esclaffa, on rit beaucoup, au grand désespoir des petites demoiselles devenues jalouses et qui n'hésitèrent pas à se plaindre de leurs propres maîtresses, peu pressées de terminer la journée et

débordant fréquemment comme à plaisir. Pour toute réponse, il leur fut gentiment rétorqué qu'à l'école des filles au moins c'était du sérieux et qu'elles avaient vraiment beaucoup de chance d'y être scolarisées...

Et puis, il y eut ce fameux samedi après-midi précédant Noël, ce fameux dernier jour de classe, où Le Bars éprouva encore le besoin de sortir quelques instants. Aussitôt, comme de coutume, les regards se tournèrent vers le petit futé, pousseur d'aiguilles en titre. Or le petit futé était absent, retenu à la maison par une vilaine fièvre. Le petit futé était absent et, en pareil cas, il n'avait pas été prévu de remplaçant. Pour cette fois, il allait donc falloir décider quelqu'un d'autre à se porter volontaire.

Mais tous se dérobaient.

Alors, dans l'urgence, on se rabattit sur un pauvre garçon, qui était un peu le souffre-douleur du groupe et à qui on promit une méchante raclée s'il n'allait pas immédiatement avancer l'heure à la conscience. Sous les menaces, le malheureux, souffrant en outre d'un léger strabisme, se saisit du balai et commença à s'exécuter. Hélas, il confondit les deux aiguilles et, au lieu de pousser l'aiguille des minutes, poussa inopportunément l'aiguille des heures ! La classe croula sous un fou rire incontrôlable. On se déchaîna de joie, on applaudit bruyamment, jusqu'au moment où le guetteur de service alerta d'un danger imminent : Le Bars était de retour.

Et à peine rentré, Le Bars jeta machinalement un œil à la conscience. Invraisemblable. Son absence n'avait quand même pas duré soixante

minutes !... Soudain, dans son esprit, tout s'éclaira. Il comprit. Il comprit qu'à chaque fois il était ainsi berné et qu'on s'amusait bien à ses dépens.

Il réfléchit un court instant et décida de ne rien laisser paraître. Sa cause était de toute manière indéfendable. Enquêter afin de démasquer le coupable et sévir risquait de se retourner contre lui. Abandon de poste, défaut de surveillance, entorse à la sécurité, on ne manquerait pas de l'accuser de tous les maux. Et de là à écoper d'un avertissement, voire d'un blâme de l'inspecteur, si l'affaire montait jusqu'à l'académie... Méfiance. Surtout pas ça ! Il valait mieux feindre de tout ignorer et jouer le jeu jusqu'au bout, quitte à laisser les élèves partir en vacances une heure plus tôt...Et donc, dès 15 heures 30, la cage s'ouvrit et les oiseaux s'envolèrent pour deux semaines, caquetant à qui mieux mieux afin de laisser croire que cette dernière faveur était une gratification bien méritée après un long trimestre d'efforts et de dur labeur !

Alors, durant les festivités qui suivirent, autour des dindes rôties, les convives se délectèrent de ces espiègleries d'enfants et plaisantèrent longuement sur la conscience, rebaptisée bientôt machine à tuer le temps. Mais le moment des « Joyeux Noël » et des « Bonne année, grand-mère » s'enfuit comme un rêve et il fallut reprendre le chemin de l'école. Les retrouvailles dans la cour, puis de nouveau la cloche du matin et la traditionnelle rentrée en classe.

Et là, surprise : le vieil œil-de-bœuf, incrusté de nacre, avait disparu. A sa place, une autre pendule, toute ronde, avec deux aiguilles blanches sur

fond noir et des chiffres arabes. Une pendule moderne, sans âme, muette, triste comme la mort.

Alors Le Bars expliqua en ironisant un peu, comme il savait aussi le faire : « Eh oui, mes enfants, la conscience, c'est terminé. Elle donnait déjà des signes de fatigue en fin de trimestre et, au début des vacances, elle est tombée définitivement en panne. C'était irréparable. Alors monsieur le maire a décidé de la mettre à la réforme et de la remplacer. Cadeau de Noël pour nous tous... ».

Les élèves restèrent interloqués. Peu informés de toutes les prérogatives d'un maire, ils se demandaient bien pourquoi celui de leur commune venait ainsi se mêler des affaires de l'école et se permettait d'intervenir dans leur propre classe. Mais ce n'est pas cela qui les chagrina le plus. En revanche, lorsqu'ils observèrent attentivement le fameux cadeau de Noël, ils se rendirent compte immédiatement que c'était un cadeau empoisonné. Finies les farces et finis les amusements : la nouvelle pendule était protégée par un verre fixé dans un cadre en métal, de surcroît soigneusement cadenassé. Un dispositif inviolable, même avec le meilleur balai du monde.

Dans tous les regards, se lisait la consternation.

Alors le Bars, qui tenait là sa revanche, conclut non sans malice : « Allez, bande de petits chenapans, ne prenez pas cet air désolé. Dites-vous simplement que les choses ont changé et que désormais rien ne sera plus comme avant... »